

Mémoire et enseignement de Mai 68 ?

Yves Billard (1979)

Dans leur texte de présentation, Robert Benoit, Alain Nonjon, Philippe Oulmont et Daniel Pabion expliquent leur choix des promotions 1963 à 1980 par « la cohérence du moment historique que constituent les années 1960-1970, centré sur le tumulte fécond de la fin des années 1960 ». Pour les cloutiers des promotions 1963 à 1970, certes. Les témoignages de ceux qui se sont alors engagés pourraient servir à écrire l'histoire. Même ceux qui sont restés « spectateurs » peuvent produire des récits éclairés et significatifs. À Saint-Cloud ils étaient aux premières loges, d'autant que ni Nanterre ni la Sorbonne n'étaient loin. Jeunes historiens déjà chevronnés, ils pouvaient mieux analyser les événements que d'autres ; ils n'auraient pas dû être des Fabrice à Waterloo. Toutefois, le caractère inédit des événements avait de quoi dérouter les plus lucides. On était ni en juillet 1789 ni en juin 1936 (malgré des traits de ressemblance), encore moins en 1848 ou en 1871. Mais après tout, on a vu des protagonistes rêver à 1917 ou se croire dans la Révolution culturelle chinoise... Tous n'étaient pas complètement ignorants de l'Histoire. Le métier d'historien consiste à analyser les phénomènes mais *a posteriori*. « À chaud » c'est moins facile.

Mais qu'en est-il des promotions de 1975 à 1980 ? Moi-même (promotion 1979) j'avais 9 ans en mai 1968 et je vivais à 800 kilomètres du boulevard Saint-Michel. Mes souvenirs sont sans intérêt et, de toutes façons, complètement recouverts par mes connaissances d'historien contemporainiste, politiste de surcroît. Il y a toutefois une mémoire collective de Mai 68 qui s'est construite peu à peu, au moins jusqu'à la fin du XX^e siècle. Parmi les profs, tant du secondaire que du supérieur, on disait couramment « avant 1968 » et « après 1968 » comme s'il s'agissait d'une césure majeure telles 1453 ou 1789...

Élu à l'université de Montpellier en 1997, j'y ai retrouvé des collègues qui y enseignaient déjà en 1968 et d'autres qui y étaient alors étudiants. Je n'ai pas eu à les solliciter pour recueillir de nombreux récits anecdotiques, souvent amusants, relatifs aux événements. Ils étaient pour la plupart de deux catégories. Les uns raillaient tel dragon réactionnaire qui avait vainement tenté de résister à la vague, n'hésitant pas, par exemple, à faire rempart de son corps pour empêcher l'invasion d'un amphi et achever son cours. D'autres récits se moquaient gentiment de l'emportement exalté de certains qui avaient cru le Grand soir arrivé. J'étais donc invité à croire que les conteurs de ces anecdotes, pour leur part, avaient su, à chaud, prendre la juste mesure des événements avec sang-froid et discernement. Hum, hum.

Ainsi travaille notre mémoire. Selon Jaurès, Fouché affirmait à la fin de sa vie : « Robespierre m'a dit : Vous, duc d'Otrante ! ». Par ce mot (apocryphe) Jaurès entendait

dénoncer « l'illusion rétrospective » qui nous conduit, parfois de bonne foi, à tordre notre mémoire. En l'occurrence, Jaurès s'adressait à Aristide Briand.

De longue date, distinguer histoire et mémoire s'est imposé. Nos collègues spécialistes de 1940-1944 ont été parmi les premiers à y insister. Beaucoup ont suivi. Au début de ce siècle, j'ai été amené à enseigner « Mai 68 » à plusieurs reprises à des étudiants en licence. Il s'agissait d'une séquence de quelques heures, dans le cadre plus large d'un cours d'histoire politique. Instruit de la distinction entre histoire et mémoire, j'ai bien fait attention de m'en tenir aux faits, rien qu'aux faits, si possibles vérifiés (pour dénombrer des manifestants, par exemple, bon courage !). Cet exercice a ses limites. À trop vouloir démythifier la mémoire collective, on risque de passer à côté de l'essentiel. C'est ainsi que si l'on termine le récit chronologique de la séquence par la splendide victoire (354 sièges sur 487) de l'UDR et de ses alliés aux élections de juin, il est évident qu'il vaut mieux ne pas s'en servir pour étayer une conclusion... D'ailleurs je ne conclusais pas, je passais au chapitre suivant.

Yves Billard (1979)



Entré à Saint-Cloud en 1979 après préparation à Lakanal puis à Henri-IV. De 1979 à 1983, il était déjà vaguement question de « gémination » (la fusion avec nos consœurs de Fontenay) voire de déménagement (on ne savait pas encore que ce serait à Lyon) et ces perspectives nous pendaient au nez. La séparation d'avec Fontenay n'était plus défendable et l'extrême vétusté (il y avait un escalier franchement dangereux...) des locaux imposait un déménagement. La scolarité à Saint-Cloud en 1979-1983 était donc très semblable à ce

qu'elle avait dû être dans les quinze années précédentes et très différente de ce qu'elle est devenue plus tard. C'était la grande époque des caïmans Biget, Hervé et Thébert.

Après l'agrégation d'histoire, passée en 1983, Yves Billard a fait une assez longue (treize années scolaires) carrière dans le secondaire, en commençant par une « coopération » de luxe au Lycée Français de Bruxelles et en terminant par le lycée de Carrières-sur-Seine (78).

Sa thèse, soutenue en 1993 sous la direction de Jean-Marie Mayeur, portait sur « Le Parti Républicain-socialiste de 1911 à 1934 ». Par la suite, le champ couvert par ses publications est resté centré sur l'histoire politique française. Ainsi son *magnum opus* « Le métier de la politique sous la III^e République ». Cela dit, les bonnes fortunes de l'édition universitaire l'ont amené à écrire *Le Monde de 1914 à 1945* (Ellipses, 2006), par exemple.

Maître de conférences à l'université de Montpellier de 1997 à 2019, il a été conduit à enseigner tout et n'importe quoi (et souvent n'importe quoi dès lors qu'on consacre 17 années universitaires à la préparation du CAPES et de l'agrégation) de 1789 à 2008. Enseignant à toutes et tous, de la première année de licence à la 2^e année de master, Il a donc eu plusieurs occasions de parler de « Mai 68 », sur lequel il revient ici.